HAL
open science

Compte-rendu KHAN (Sheila Pereira), MENESES (Maria Paula) et BERTELSEN (Bjørn Enge) (dir.) Mozambique on the Move: Challenges and Reflections Leiden/Boston, Brill, 2019, 294 pages

Michel Cahen

To cite this version:

Michel Cahen. Compte-rendu KHAN (Sheila Pereira), MENESES (Maria Paula) et BERTELSEN (Bjørn Enge) (dir.) Mozambique on the Move: Challenges and Reflections Leiden/Boston, Brill, 2019, 294 pages. Politique africaine, 2020, pp.178-180. hal-02543844

HAL Id: hal-02543844

https://hal.science/hal-02543844v1

Submitted on 15 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

KHAN (Sheila Pereira), MENESES (Maria Paula) et BERTELSEN (Bjørn Enge) (dir.)
Mozambique on the Move: Challenges and Reflections
Leiden/Boston, Brill, 2019, 294 pages

Il est dommage que ce livre publié en 2019 ne l'ait pas été plus tôt, car il est issu d'une conférence organisée par Sheïla Khan en 2010. La plupart des chapitres ne semblent pas avoir été actualisés après 2016 et l'essentiel de leur matériau date souvent d'avant la conférence. Cela n'empêche pas leur intérêt, mais il faut lire cet ouvrage comme s'il avait déjà quelques années ! L'idée de départ était excellente : aborder d'un point de vue interdisciplinaire un pays en mutation rapide, ne pas s'arrêter aux « grandes structures » ou aux événements pour descendre aux niveaux méso et micro, et ainsi voir comment les gens vivent, sentent et disent le changement (les éditeurs parlent même de « *snapshots* », p. 25). Si les sciences sociales dominent largement, trois chapitres relèvent de la littérature. Il y a, outre l'introduction à six mains, treize chapitres, sans que l'on comprenne toujours bien leurs places respectives dans l'ouvrage : il n'y a pas de grandes parties qui aident le lecteur à se repérer dans la diversité des thèmes, même si l'introduction à forte teneur théorique cherche à poser un cadre.

Le premier chapitre est écrit par une ancienne « coopérante internationaliste » ayant travaillé au Mozambique dans les années 1970 et 1980 (Anna Maria Gentili, « "No passado o futuro era melhor?" : Mozambique's Democracy in Question »), dont la question posée en portugais reflète une évidente nostalgie (« Autrefois, le futur était-il meilleur ? »). Elle réfléchit sur la démocratie dans le pays, sans bizarrement jamais évoquer directement la question du parti unique (« *democracy in the form of mobilization at a grass-roots level* », p. 42, c'est-à-dire que l'encadrement de la population dans toutes les « structures » du parti est défini comme de la démocratie). Elle reproduit fidèlement une analyse, courante dans les années 1980, qui consistait à considérer que la guerre civile n'était rien d'autre qu'une « *proxy war* » (p. 42), une guerre de la Guerre froide. Elle reprend à son compte l'appréciation des observateurs étrangers – presque tous favorables au Frelimo (Frente de Libertação de Moçambique, Front de libération du Mozambique) – jugeant que les élections de 1994 et 1999 ont été « *reasonably free and fair* » (p. 49), alors que la fraude, en particulier pour celles de 1999, a carrément inversé les résultats des présidentielles. Elle considère avec raison que les accords de paix de 1992 ont plus produit des sujets que des citoyens (p. 50-52), même si elle oublie qu'ils prévoyaient la municipalisation générale du pays, bien vite oubliée par le pouvoir.

Le deuxième chapitre (Randi Kaarhus, « Mirrors and Contrasts: Zimbabwe and Zimbabweans in Manica, Mozambique ») est une intéressante ethnographie de la vie des Zimbabwéens émigrés ou réfugiés

au Mozambique, en particulier dans la province frontalière du Manica, lors de la grande flambée de violence provoquée par la Zanu-PF (Zimbabwe African National Union-Patriotic Front, Union nationale africaine du Zimbabwe-Front patriotique) afin de gagner le second tour des élections de 2008, précédée de l'émigration de quelques planteurs blancs expropriés ayant cru pouvoir refaire leur vie (coloniale) au Mozambique après la réforme agraire désorganisée ayant suivi la défaite de la Zanu au référendum de 2000. Mais ces derniers ne sont pas étudiés, l'auteur s'étant surtout intéressée aux gens du petit peuple. On aurait alors pu attendre une analyse des structures claniques ayant permis, côté mozambicain, d'absorber une bonne partie des migrants venus de l'autre côté de la frontière, mais issus des mêmes clans et lignages.

Le chapitre 3 (Bjørn Enge Bertelsen, « From Celebrating Female Emancipation to Emplacing Emperor Ngungunyane: Remoulding the Past in Mozambican National Narratology ») est extrêmement intéressant. Il part d'un fait apparemment infime et étonnant, le changement de nom d'une place de Chimoio (capitale de la province de Manica dans le centre du pays) : le Frelimo au pouvoir débaptisa une place qu'il avait lui-même baptisée du nom de « Place de l'Organisation des femmes du Mozambique », pour la rebaptiser « Place Ngungunyane », du nom de l'empereur nguni vaincu en 1895 par les Portugais quand l'occupation effective du territoire ne permit plus de tolérer des États africains semi-indépendants. Or ce dernier, issu des migrations du mfecane, fut un despote ayant laissé un souvenir épouvantable dans le centre du pays. Mais son centre de gravité était au Sud, place forte du Frelimo… Pour les gens, il s'agissait donc d'un acte de plus visant à ce que le Sud (le Frelimo) domine le reste du pays.

Avec le chapitre 4, on passe à une analyse urbaine (Ana Bénard da Costa, « Urban Transformation, Family Strategies and Home Space Creation in the City of Maputo »). Ce qui est intéressant dans cette analyse de la croissance rapide de la capitale est que l'auteure ne se base pas, classiquement, sur une enquête des ménages (*households*), mais des familles elles-mêmes, à cheval sur plusieurs maisonnées et avec des rapports conservés entre ville et campagne. Elle considère que produire des données sur la base des ménages rend invisibles les réseaux familiaux indispensables à la survie même des ménages (entraide, don de matériel, de terrain pour construire la maison, etc.).

Le chapitre 5, écrit au moment où commençaient à être découvertes de très importantes ressources minérales, mène à l'économie politique (Lia Quartapelle, « A Possible Triangle: Employment, Aid, and Mineral Wealth »). Selon l'auteure, ces découvertes allaient faire évoluer la base de l'aide internationale, même si le Mozambique avait entre-temps perdu son statut de « *success story* ». Elle démontre que, globalement, l'aide internationale ne crée pas d'emploi ou, pire, détruit des emplois dans l'agriculture pour en créer dans les services.

Les chapitres 6, 7 et 8 présentent des analyses littéraires (Ana Margarida Fonseca, « (Re)configurations of Identity: Memory and Creation in the Narrative of Mia Couto » ; Anne Sletsjøe, « Dialogues with the Past – and with the Future: *Ualalapi* and *Jesusalém* » ; Leonor Simas-Almeida et Sandra Sousa, « Racial, Cultural and Emotional Crossing Paths: Mia Couto's Hopeful Pessimism in *Terra Sonâmbula* and *O Outro Pé da Sereia* »). Ce sont, à mon avis, les trop classiques études sur un ou deux ouvrages d'un écrivain, qui n'échappent pas au centre de gravité habituel au Mozambique : les trois abordent Mia Couto, un seul traite

d'un autre auteur, aucun ne pose le problème d'une littérature en langue africaine.

Le chapitre 9 est une passionnante étude ethnologique sur l'usage des pagnes féminins dans le pays (Signe Arnfred et Maria Paula Meneses, « Mozambican Capulanas: Tracing Histories and Memories »), qui expriment à la fois les identités locales, de genre et les contextes politiques (j'ai regretté que ce dernier aspect soit le moins évoqué).

Le chapitre 10 traite de la fameuse campagne « des fusils contre des charrues », un programme d'échange armes contre nourriture ou matériaux de construction, lancé par les églises avec une aide internationale, qui eut aussi son pendant artistique – des statues évoquant la paix, faites avec des armes (Amy Schwartzott, « Healing the Pain of War through Art: Mozambique's Grassroots Approach to Post-conflict Resolution »). On y découvre que ce programme a produit des professionnels de l'échange apportant régulièrement des armes au programme (dont on aurait pu se demander comment ils les obtenaient).

La sociologie religieuse est présente avec le chapitre 11 (Linda van de Kamp, « "Taking Ownership": The Brazilian Pentecostal Project to Change Mozambique ») qui analyse le rapport de femmes urbaines (Maputo) avec les églises brésiliennes (75 % des pratiquants sont des pratiquantes) et leur va-et-vient entre diverses confessions. En conclusion, l'auteure montre très bien que l'engagement de jeunes personnes dans le pentecôtisme et sa théologie de la prospérité n'est pas tant une réaction contre le néolibéralisme dans la capitale, mais qu'à l'inverse il lui est consubstantiel (« *entangled with it* », p. 248). On se croirait presque du côté de l'esprit de capitalisme, sans doute sans l'éthique…

Le chapitre 12 est une analyse politique des « chants révolutionnaires » (Maria Paula Meneses, « Singing Struggles, Affirming Politics: Mozambique's Revolutionary Songs as other Ways of Being (in) History »). J'ai regretté que le texte portugais ne soit pas reproduit en notes et surtout que l'auteure n'analyse que les paroles, qui sont évidemment en une très pure langue de bois qui n'apprend rien. Étudier la musique et leur rapport avec les psaumes protestants aurait été d'un grand intérêt…

Le dernier chapitre est une intéressante réflexion sur le marché de la consultation et sur l'oubli auquel ont été vouées les intéressantes études universitaires des années 1975-1990, notamment en matière urbaine (José Luis Cabaço, « Scientific Research and Epistemological Violence »). L'auteur s'inquiète – et on peut le suivre – du recul de la pensée critique au Mozambique, même s'il cite quelques contre-exemples.

Je terminerai par… l'introduction, car c'est le seul texte qui ne soit pas un *snapshot* mais qui veut fournir une interprétation de ce que l'on va lire en s'appuyant sur une bibliographie conséquente (Maria Paula Meneses, Sheila Pereira Khan et Bjørn Enge Bertelsen, « Situating Mozambican Histories, Epistemologies, and Potentialities »). Dans un livre collectif, il est logique de percevoir des avis différents sur telle ou telle question au fil des chapitres. Là, on sent dans l'introduction elle-même que les six mains n'ont pas vraiment fusionné. Les chapitres sont présentés comme une démarche pour « percevoir la nation », sans que le concept même de nation ne soit vraiment questionné. Il semble évident pour les auteurs que la création du pays a *ipso facto* été celle de la nation, même si cette construction se poursuit de diverses manières. Globalement, l'idée de Samora Machel selon laquelle « pour que la nation vive, la tribu doit mourir » (p. 9) est acceptée. Ce conservatisme dans l'interprétation est d'autant plus problématique qu'ensuite l'introduction passe à une pesante interprétation « boaventuriste » (je veux dire, reprenant les concepts et les mots du sociologue portugais

Boaventura de Sousa Santos, difficilement classable entre postmodernisme et théorie décoloniale). Or il ne me semble pas que les concepts de « Sud global », de « pensée abyssale », d'« épistémicides » ou d'« universalisme eurocentrique » ont été utilisés ou utiles pour les analyses concrètes présentées dans les chapitres de l'ouvrage. Par ailleurs, les auteurs reprennent un mythe ultra-classique de la colonisation portugaise (« Portuguese East Africa: An Area the Portuguese Had Sought to Control since the 1500s », p. 21), alors que la volonté de contrôle du territoire date de 1895 et non point des « cinq siècles de colonisation ». L'analyse de la guerre civile (1976-1992) est en revanche bien plus nuancée (p. 18) qu'elle ne l'est dans le chapitre 1 (p. 42). Mais puisque l'objectif du livre était de « *retrive the many silenced and invisible knowledge approaches* » (p. 26), l'introduction, elle, aurait dû donner les grandes tendances de ce *Mozambique on the Move*. Ce n'est pas le cas. Par ailleurs, quitte à s'intéresser aux mondes sociaux marginalisés, il aurait fallu avoir quelques chapitres sur le monde de la Renamo (Resistência Nacional Moçambicana, Résistance nationale du Mozambique) – 30 à 40 % des voix –, cette « contre-société » de l'ancienne guérilla jamais bien réintégrée dans la vie du pays « démocratique ». Aucun chapitre ne l'aborde (sauf latéralement celui de Bertelsen). Y aurait-il des marginaux plus légitimes que d'autres ?

Michel Cahen
CNRS